

Yorgos Dimitriadis

Commentaire sur le film *Poétique du cerveau* de Nurith Aviv

Vous commencez votre film en rappelant que la photographie vise celui ou celle qui regardera la photo dans l'avenir. Je suis sensible à cette phrase pour plusieurs raisons dont le fait que je me suis senti visé pendant de longues années par une photo, comme si cette photo m'adressait son mystère, disons que dans mon fantasme je faisais une paranoïa, une érotomanie de photo si je peux m'exprimer ainsi. Il s'agissait d'un instantané de la pâtisserie que mon grand-père – dont je porte le prénom et le nom – avait ouverte dans la ville de Rhodes, et pour donner à mon propos une dimension colossale je précise que cette pâtisserie était située sur le front de mer de la ville, pas loin de l'endroit même où – selon une des hypothèses – était placée la statue du Colosse de Rhodes. En tout cas, pendant toute une période cet endroit avait pris le nom de famille de mon grand-père du fait de la réputation de sa pâtisserie et était le lieu de rencontre par excellence pour les Rhodiens. Cette photo de la pâtisserie représentait, d'une certaine manière, dans mon mythe individuel, la question du comment on transmet un nom, de quelle manière aussi un nom peut devenir une référence pour une population. Mon transfert sur cette photo s'est atténué progressivement dans la mesure où je réussissais à faire quelque chose avec mon nom, en devenant père par exemple, auteur aussi, enfin dans la mesure où je pouvais le transmettre.

Dans les photos que vous exposez dans votre film vous avez un transfert à des parties particulières des plans, comme la fenêtre de la photo du salon avec la table et les quatre chaises. J'ai remarqué, aussi, que dans vos plans de la *Poétique du cerveau* les fenêtres et les portes ont une place particulière. Vous dites, d'ailleurs, à un moment donné, que la fenêtre de cette photo a fait naître peut-être tant d'autres fenêtres. J'ai pensé que le mot « fenêtre » en français renvoie par homophonie à la naissance dont il est question aux premières séquences de votre film.

Deuxième point. Il y a quelque temps, j'ai écrit un article sur le concept de la répétition en psychanalyse. La répétition est un concept qui est étroitement liée à un autre concept, celui de l'après-coup, *Nachträglichkeit*. Dans ce même article, je fais référence aux découvertes neuroscientifiques récentes sur la reconsolidation de souvenirs à partir de travaux d'une chercheuse, qui s'appelle Cristina M. Alberini, et sur les

travaux de Gerald Edelman en rapport avec la conscience comme reconstruction à partir des souvenirs selon, en fait, une logique darwinienne. J'étais donc ravi de retrouver ces concepts dans votre film, d'autant plus que ce que Yadi Dubai avance sur l'imprécision des souvenirs en tant que source de créativité, enfin d'imagination, m'a fait penser à d'autres voies de recherche. Ce que dit Yadi Dubai au début du film rejoint d'une certaine manière ce que François Ansermet, que j'ai eu la chance d'avoir comme membre du jury de ma thèse mais aussi de ma HDR, dit à la fin presque de votre film, quant à l'ouverture sur le monde de l'être humain du fait de son inachèvement à la naissance. En fait, selon cette idée, il y aurait pour l'homme, un indéterminisme déterminé génétiquement, comme une fenêtre sur le mur qui expose à l'extérieur, à l'autre en tant qu'il est mon image, selon la conception lacanienne du stade du miroir, mais aussi, à l'Autre comme celui qui m'envoie mon message inversé si je suis névrosé et parfois en direct si je suis du côté de la psychose. Vittorio Gallese, en parlant de neurones miroirs, parle de la base neurophysiologique de cette faculté des mammifères, beaucoup plus développée chez l'homme, qui a la spécificité d'avoir un automatisme mental – disons normal – et d'anticiper le message de l'autre quand il lui adresse sa parole.

Troisième point. Je suis un étranger, je ne pourrais pas le cacher, même si je le souhaitais, car j'ai un accent qui témoigne de mon origine étrangère. J'ai commencé à apprendre le français à la même période que j'ai connu Solal Rabinovitch au premier colloque de psychanalyse lacanienne à avoir lieu en Grèce et plus précisément à l'hôpital où j'étais interne à Athènes, cela remonte à il y a vingt-six ans. C'était dans le but de venir à Paris parce que la psychanalyse lacanienne y était répandue. Pendant la première année de mon séjour à Paris je participais à un cartel avec elle et d'autres psychanalystes qui avaient mis, entre autres, à l'étude une lettre que Freud avait adressée à Fliess, la fameuse lettre 52 dans laquelle il parlait, justement, des traces.

Dans la *Poétique du cerveau* il y a une chercheuse, Sharon Peperkamp, qui parle justement de ce qui est un effet de perte de la perception universelle des sons du fait de l'apprentissage d'une ou de plusieurs langues durant la première année de la vie du bébé. Plus précisément, de la perte de l'aptitude de prononcer des phonèmes qui appartiennent aux autres langues, celles qu'il n'apprend pas, du fait de l'élagage progressif de connexions neuronales – qui s'atrophient du fait de leur non-utilisation. C'est un fait connu qui, en faisant une analogie grossière, n'est pas sans me renvoyer à ce que la théorie psychanalytique

appréhende comme perte nécessaire de l'objet pour accéder au langage, surtout à la fonction métaphorique du langage. Et même à ce que Freud appelait *das Ding*, c'est-à-dire l'objet à jamais perdu, celui qui ne sera jamais présent mais toujours représenté, c'est-à-dire comme étant absent. Mon accent ineffaçable à jamais est peut-être l'insistance de ces premiers phonèmes de la lallation et du babillage qui sont, comme le dit Sharon Peperkamp dans le film, les sons qui sont les plus fréquents dans une langue particulière. Matières de jouissance de la langue pour tout un chacun, nostalgie de la Chose à jamais perdue, ces premiers phonèmes sont peut-être aussi la base pour certains phénomènes psychotiques comme les assonances et la glossolalie. Cette *Grundsprache* revient également parfois sous la forme des voix, parfois même incompréhensibles pour l'individu qui les entend, pour le sujet psychotique qui a des hallucinations acoustico-verbales.

J'écoutais avec grand intérêt l'interview du neurologue chercheur Laurent Cohen qui parlait de son grand-père polyglotte et cosmopolite, et il m'a fait penser au mien dont j'ai déjà parlé tout à l'heure mais que je n'ai jamais connu, car il est décédé l'année avant ma naissance. Mon grand-père venait de la côte en face de Rhodes de ladite Asie mineure, et il est passé à Rhodes au moment de la grande guerre de 1922 entre la Grèce et la Turquie. C'était un homme avec une ouverture internationale et la photo de sa pâtisserie témoignait de son air cosmopolite. Mais, ayant vécu à Rhodes pendant toute mon enfance, j'étais en contact, d'une part avec une culture locale enfermée sur elle-même (du type qu'on peut trouver dans les provinces grecques, c'est-à-dire peu enclines à s'ouvrir vers l'inconnu, vers l'étranger aussi) et, d'autre part, en contact avec les vestiges d'un passé très cosmopolite, croisement de plusieurs cultures de l'Est et de l'Ouest. Je pense que c'était à force de tourner en rond dans cette île que, étant petit, à ceux qui me posaient la question de ce que je voulais devenir, je répondais : « inventeur ». Devenir psychanalyste puis enseignant chercheur dans une ville cosmopolite comme Paris ne m'est, donc, pas étranger. J'en ai fait même mon métier.

Les rêves peuvent-ils être des plans prémédités ? Fait-on dans nos rêves des projets que notre conscience ignore, des projets de films ou de recherches, peu importe ? Anticipons-nous des événements à venir tout en nous préparant à ceux-ci : à des pertes, par exemple, comme la mort des personnes aimées ? Cette question rejoint, peut-être, l'autre qu'on se posait tout à l'heure à propos de l'imprécision de nos souvenirs comme ouverture vers le présent, mais aussi vers l'avenir. Puis, il y a la phrase par laquelle

Freud termine son ouvrage monumental sur le rêve : le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés ; mais cet avenir présent pour le rêveur est modelé par le désir indestructible à l'image du passé. Le rêve représente-il, du coup, le maximum de l'imprécision dans le rappel pour ouvrir vers le maximum de la créativité ?

